

L'Invasion des profanateurs

Premier sérieux coup d'épaule pour faire sauter le verrou américain, la récente tournée de Clash aux USA fut un raid des plus décisifs. Des photos de Bob Gruen et une enquête de Bruno Blum auprès des intéressés pour suivre ce commando du rock nouveau au pays des hippies.



Ah, évidemment, elle est facile, tout de suite, le mec, il parle du film de Clash, il se croit obligé de mentionner celui des Pistols, fuck alors. Toujours est-il, hargn, que les Pistols, on est pas près de voir leur œuvre déguisée en escroquerie, alors que Clash, hop, ils sortent un long métrage conçu-produit-joué-expédié par eux-mêmes, réalisé par Jacques Hassan, qui raconte leur histoire. L'histoire, c'est la vérité vraie de ce qu'ils ont fait à partir du festival antinazi de Victoria Park au printemps dernier jusqu'à leur tournée US de janvier, on va y venir.

Ils racontent ça à travers le personnage de Ray, roadie chez eux, qui habite à Brixton (ghetto aussi noir que londonien, sous l'emprise de l'extrême-droite). Ce n'est pas un documentaire, expliquent-ils, c'est juste une succession d'événements qui les montrent comme ils sont, et ce doit être suffisamment fertile pour passer un bon moment au Pays Extraordinaire De Clash. Là où ça ne va plus, c'est que je suis là pour raconter, à travers une interview de **Topper** (moins connu sous le nom de **Nicky Headon**), batteur du groupe, la tournée US en question. J'ajouterai cependant qu'un E.P. (45 tours de quatre morceaux) est terminé, qu'il porte en ses sillons une version ré-enregistrée du quasi-inédit et sublime « Capital Radio », et un morceau de Bobby Fuller « I Fought The Law » (« But the law won... »).

l'hyper-effervescence du groupe mène à une production qualitative à fond, basée sur le contrôle total de ses membres qui s'occupent de tout, tant qu'il y a de la création à fournir. A l'instant où Topper me parle, Paul Simonon, resté aux USA, prépare la prochaine tournée du groupe entre deux interviews, Joe Strummer figole la pochette du nouvel E.P. dans un studio de dessin à l'autre bout de la ville, et Mick Jones est en train de porter la toute dernière touche à la bande du film dans un studio d'Islington (il est responsable de la majeure partie de la musique, qu'il écrit, dirige, et dont il fait les finitions de guitare, dans notre cas, de basse, sur

les bandes live qui forment le soundtrack du film). Quand j'arrive chez Topper, il est en pleine organisation d'un fan-club Clash, qui répondra aux centaines de lettres que CBS emmagasinait à leur insu depuis des mois. Ils arrivent, donc, des USA, où ils ont simplement fait un malheur.

« Ils s'attendaient à ce qu'on vomisse partout »

B.B. Vous avez, donc, simplement fait un malheur. Vous avez aussi, m'a dit Joe, battu une équipe de football à Vancouver. **T.** : mmmh. Tu sais qu'on a une équipe, formée du groupe et des roadies, et qu'on est un peu bons. Les groupes punk de Vancouver en ont formé une aussi pour l'occasion, et ils nous ont proposé de montrer si on était si forts et on les a brûlés vifs 5 à 3. C'était un mélange de The Rabid, des Cramps, et d'un groupe de filles super qui a fait notre première partie à Vancouver, les Dishrags.

B. : Comment sont les groupes punk, là-bas ?

T. : eh bien... Ils sont... disons dépassés. Ils ressemblent aux groupes anglais d'il y a un an, tu vois, ils portent des épingles à nourrice jusqu'aux yeux, tiens, the Rabid, leur bassiste est l'exacte réplique de Sid Vicious, leur chanteur, celle de Rotten... Ils ont encore pas mal de chemin à faire mais, ça commence à décoller sérieux, là-bas. Ils jouent un peu tous des morceaux de nous, des Buzzcocks, des Pistols, etc. Mais après Vancouver, on a été atterrir à San Francisco. Tu es obligé de jouer pour Bill Graham, à Frisco. Il a cet espèce de monopole sur tous les groupes qui veulent jouer dans sa ville, et on n'y a pas échappé. Mais le lendemain, on a organisé un concert en faveur des nouveaux groupes, justement contre ce genre de trust. On avait les Zeros et Negative Trend en première partie. C'est ce genre de mecs qui sont arrêtés par le business qui n'est pas fait pour eux. Avec l'argent gagné ils vont ouvrir un club pour la nouvelle scène rock/punk qui éclate là-bas en ce moment.



Strummer

B. : Comment ont été organisés les autres concerts ?

T. : c'est CBS qui a tout arrangé avant qu'on y aille.

B. : Ils étaient fiers de vous, CBS ?

T. : oui, ils étaient contents ; Les huit concerts étaient sold-out à l'avance (à Vancouver, S.F., Los Angeles, Cleveland, Boston, Washington, New York et Toronto). Je crois qu'on les a un peu étonnés. Ils s'attendaient à ce qu'on vomisse partout dans leur bureaux et qu'on se conduise négativement. En fait on a eu une attitude très ferme vis-à-vis d'eux qu'ils n'attendaient pas. Maintenant qu'ils savent que les concerts ont marché, que « Give'em enough rope » est juste en dessous du top 100, ils voient les dollars montrer leur nez et ils sont assez coopératifs.

B. : Avez-vous joué au même endroit que celui où les Pistols ont donné leur dernier concert à San Francisco ?

T. : non, je ne crois pas. Je pense qu'ils sont passés au Winter gardens, nous c'était au Berkeley Community machin-truc, je me rappelle plus. Mais à presque tous nos concerts on s'était arrangés pour faire enlever les sièges, dans des salles de 2500 places, c'est du travail...

B. : Comment se conduisent les kiddies américains en comparaison avec le cru anglais qui s'excitent comme des fous à chacune de vos apparitions, comme au Rainbow ?

T. : well, ils ne sont pas aussi hystériques (*wild !*) qu'ici, mais ils ont beaucoup aimé. Les concerts américains ont tous

*Séduction
des
profanateurs*



Strummer et Jones

commencé doucement et vers le milieu, on a chaque fois obtenu un quotient d'excitation plus que raisonnable, si j'ose dire. En fait au début ils sont vraiment choqués, ils ne savent pas à quoi s'attendre. Il faut bien comprendre que nous sommes les premiers à avoir fait une vraie tournée là-bas. Alors on les a remués et ils s'y sont mis graduellement, alors qu'ici, c'est la folie dès le début. Pour nous c'était un inhabituel et dur travail, car ils se sont assis par terre en arrivant.

B. : Vous avez attaqué les soirées avec « I'm so bored with the USA ». Comment ont-ils réagi aux morceaux du premier album, qui n'existe pas chez eux, et aux paroles de ce morceau de circonstance ?

T. : But what can you do !!! En général, d'abord ils ne comprennent pas un mot de ce qu'on raconte, ensuite on s'en fout un peu, en fait, on est d'abord là pour les secouer. Sinon il est toujours prévu qu'on sorte cet album là-bas, avec tous nos 45 tours dessus en prime de patience.

B. : Avec « Capitol Radio », ça vous fait 11 titres jamais sortis en album ! De quoi faire un double.

T. : ouaaaaais, mais, euh, les doubles albums, ça devient vite chiant.

B. : Y-a-t-il toujours autant de hippies à San Francisco ?

T. : il y a toujours beaucoup de hippies partout. MAIS ON NE LES REMARQUE PLUS. A nos concerts ils restaient au fond. Sinon San Francisco a sa faune mais ils sont complètement intégrés à la société, avec leurs bottes, leurs barbes, ils ont l'air vraiment stupides (l'air compatissant), tu sais. Mais franchement, un public est un public, peu importe qui c'est, du moment qu'ils viennent nous voir et qu'ils s'éclatent. En fait ça nous fait énormément plaisir de voir des mecs aux cheveux longs danser aux concerts. Je suis seulement désolé pour eux qu'ils aient cet air, cette attitude si ringarde.

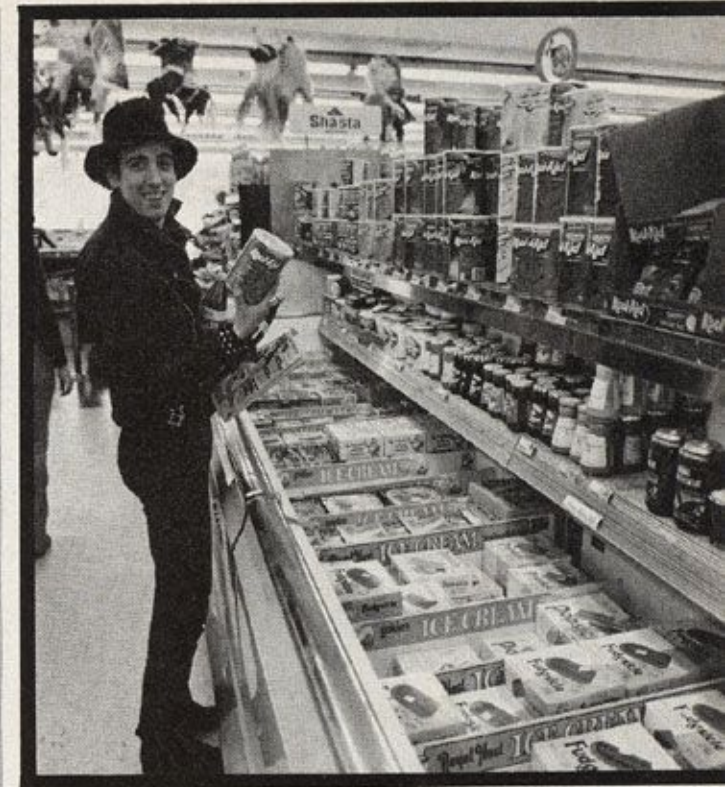
B. : Comme à la fête de *Rouge* ?

T. : ah ! C'était super ! Quel bordel ! Il n'y avait aucune organisation, et en plus on est arrivés en retard de deux heures, sans notre matériel ! J'ai dû emprunter une batterie, hop, on a joué, il y a eu cette sorte de révolte, et on est reparti. Good fun. Tout ce que je me rappelle, c'est que le service d'ordre était casqué !

« Je te jure qu'on les a réchauffés »

B. : Tu as vu ça autre part ?

T. : en Belgique. Aux States on croyait avoir beaucoup de problèmes avec les videurs, comme on en a toujours ici, où tout le monde perd contrôle des événements, mais tout s'est bien passé. A Paris, après notre premier gig au palais des glaces, on a été encerclés par une bande de trente loubards dans une impasse... On ne savait pas ce qu'ils nous voulaient. On s'est retrouvés dos au mur, forcés à se battre, et au dernier moment, Marc Zermati, qui était avec nous, en a reconnu un qu'il connaissait et leur a expliqué ce qu'on faisait là... Ils croyaient qu'on était une bande adverse à cause de nos cuirs... CBS a essayé de nous éviter ce genre de situations. A New York, ils nous ont proposé d'aller au studio 54. On a dit OK et ils ont appelé une voiture. On est sorti avec les roadies, les copines, mais ils n'ont pas voulu d'eux. Pourtant ils bossent aussi dur que nous. On a insisté pour les emmener et il a fallu qu'on refuse d'y aller sans eux pour qu'ils appellent une autre limousine. On a débarqué là-dedans à quinze. C'est absolument génial ! Tu peux pas savoir à quel point c'est flash. Tu vois le Palace de Paris, avec les lasers, et bien c'est dix fois plus flash, c'te boîte. Il y a une énorme piste de danse avec des



lumières partout, par en dessous, par-dessus, des lasers, des flashes, partout, c'est dingue. Ils arrêtent pas de le redécorer avec des millions de dollars, là ils avaient fait comme une cave, en plâtre et tout, avec des miroirs... on en pouvait plus. Ils sont tous pédés là-dedans, et ils ne passent que de la disco sans arrêt. C'est typique des USA, ils dépensent des milliers de dollars pour le club, alors forcément ça coûte des milliers de dollars d'y aller. Enfin pour nous c'est CBS qui a payé, bien sûr, sinon on n'y aurait pas été. En fait on en a eu marre au bout d'une demi-heure et on s'est tous tirés au Mud club, un club punk, le meilleur endroit où on ait été à New York, en laissant les mecs de CBS se rincer l'œil. Il nous est arrivé plein de trucs à New York.

Entre N. Y. et Washington on a été bloqués dans une tempête de neige. Les freins du car avaient gelé et il a fallu qu'on attende six heures à se les dégeler avant qu'on nous dépanne. On a été bloqué à Kennedy Airport, aussi. On croyait que New York était le dernier concert. Alors on s'est dit, wow, man, trois jours à New York, on était comme des fous, on était toujours dehors, j'ai pas arrêté, je n'ai pas dormi une seconde pendant trois jours. On est rentré à l'hôtel épuisés, tu parles, on pensait se reposer à Londres, et on nous a annoncé qu'on se barrait au Canada. On s'est retrouvés à crever dans l'aéroport, coincés par le brouillard, à moitié endormis. On a installé notre campement là-dedans... on en avait marre d'aller au nord. Plus on y allait, plus on avait de problèmes avec le camion qui gelait sur



En coulisse avec Bo Diddley

place, la neige, le temps qui était de pire en pire... on a failli crever de froid à Toronto, mais le concert était super. Je te jure qu'on les a réchauffés. Ils ne comprennent pas ce qui se passait, les Canadiens. Je me rappelle, il n'y avait que deux videurs devant la scène, c'est normal, d'habitude les mecs restent assis à applaudir. Là Joe les a allumés un peu, il leur a demandé de se lever, de venir devant, quoi. Les videurs ont eu la frousse de leur vie.

B. : Vous avez approché les gens, en dehors des aéroports et des chauffeurs de bus ?

T. : un jour j'ai demandé une clope à un Yankee dans ce snack-bar, je lui demande une fag, quoi, et le v'là qui se fout de ma gueule. Parce qu'il fallait savoir que fag, tu vois, ça veut dire pédé, chez eux, « t'as pas une tantouze, mon pote ? » C'est tout le temps comme ça. Tu demandes un hamburger pour « take-away » (à emporter), les bloody Yanks te regardent comme un Martien parce qu'il faut dire « take-out », ils sont cinglés.

« Bo Diddley nous a appris plein de trucs »

B. : Comment avez-vous hérité de Bo Diddley pour faire vos premières parties ?

T. : ça c'est une idée de nous. CBS nous avait proposé tout un tas de groupes et on a décidé de prendre contact directement avec lui. Il a demandé à écouter le disque d'abord, puis il a demandé tout de suite combien, il s'est fait beaucoup arnaquer, tu sais, alors il fait gaffe au fric et aux conditions de tournée, maintenant. A ce sujet on lui a simplement demandé de venir

avec nous dans le bus, tu vois on voulait le connaître. On a beaucoup de respect pour lui, si tu veux il a fait dans les années cinquante exactement ce qu'on fait aujourd'hui. Enfin ça l'a surpris qu'on lui demande ça et il a accepté. Il a voyagé avec nous dans le bus, il nous a appris plein de trucs, il n'a pas arrêté de nous donner des conseils, de déconner, il a cinquante ans mais c'est un super mec. Il n'aime pas trop sortir, il ne se montre pas. Quand il a joué à Vancouver il est venu exprès du Nouveau-Mexique et il est rentré le soir même. Mais après il nous a rejoints et on a passé toute la tournée ensemble à l'écouter déconner. Dimanche qu'il ne joue plus uniquement du rock et qu'il ait viré vers des trucs un peu trop disco à ses heures. J'ai fait un bœuf avec lui un soir. Non mais t'as vu sa guitare ? Elle lui a carrément coûté dix briques !

B. : Qu'est-ce qu'ils écoutent, les Américains ?

T. : Les Yankees ? Les Eagles, Peter Frampton, de la disco, mais au Sud ils font dans le country mou. Sinon les jeunes n'écoutent que du heavy-metal, Kiss, tout ça. Ils ont l'habitude de ne voir les gros groupes avec dans des stadiums où on peut louer des jumelles... alors on les a un peu surpris, parce qu'on a joué dans le pays. Normalement, seuls les groupes locaux jouent dans les salles où on est passés. En fait les kids ont les mêmes problèmes partout. A Londres ils se battent parce qu'ils s'ennuient et à New York, pour survivre, pour ne pas crever de faim. Mais on n'a pas vu grand-chose de la rue, en fait. On n'est pas trop allés dans les quartiers trop durs. On était là-bas pour la musique. On ne s'est pas attardés. En fait à New York les kids aiment les flics. A San Francisco ou L.A. ce sont de vrais fumiers. Si deux flics descendent au CBGB, ce sera cool, tandis qu'à Londres ils vont te fouiller, etc. Là-bas la police a mieux à faire que de te chercher des poux. Ils ont des assassinats sur les bras tous les jours, ça les occupe. J'ai été voir John Cale et Nico au CBGB,



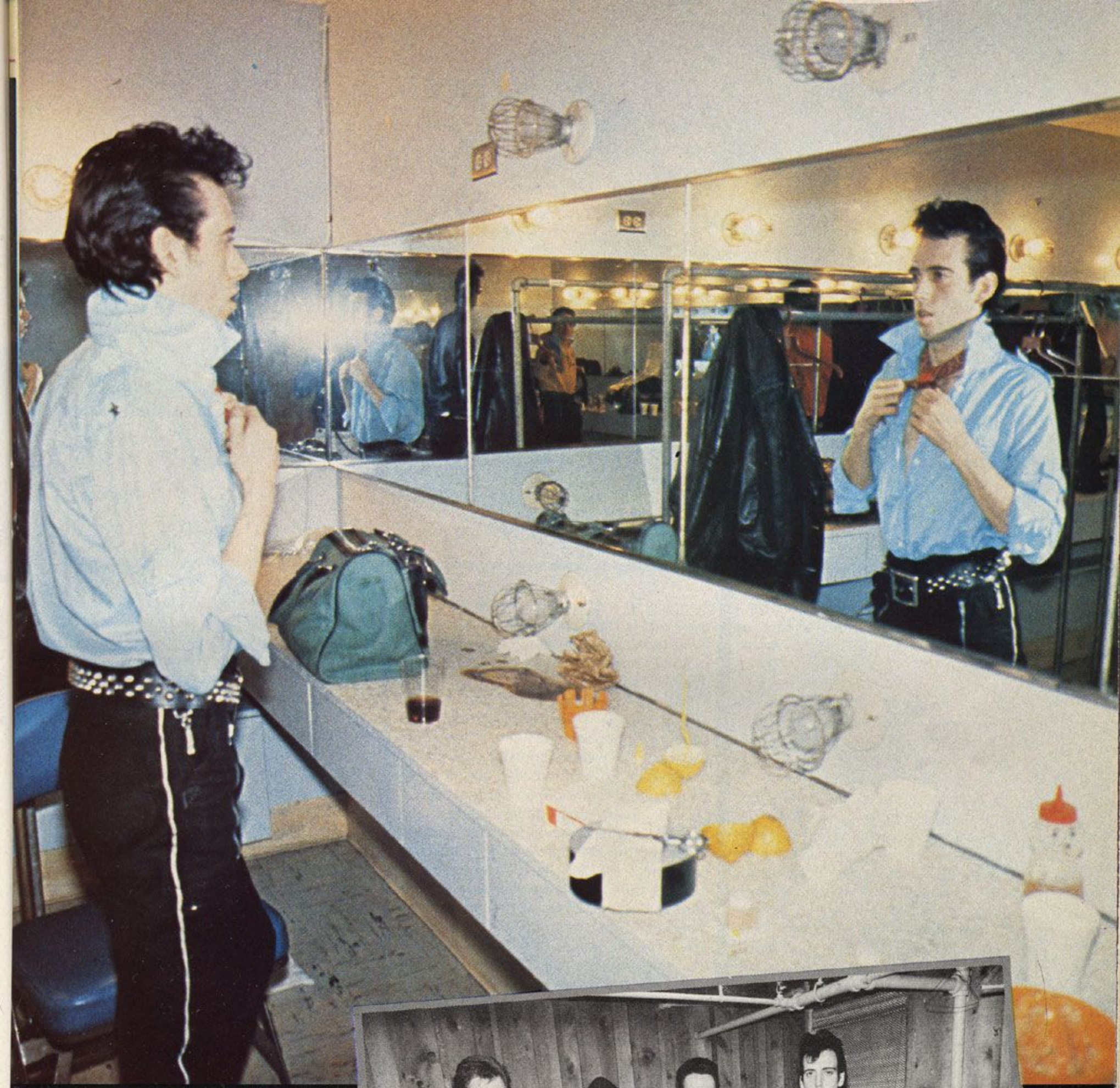
un soir, et j'ai failli m'endormir. Alors j'ai splitté au Mud club où il ne se passe pas grand-chose mais ça vaut mieux sinon il y aurait trop de videurs.

B. : Vous y retourneriez pour vos vacances en famille, aux USA ?

T. : en fait on a surtout fait des interviews et des concerts mais je n'irai jamais là-bas que pour y jouer. On s'est fait pas mal chier, enfin moi en tout cas. Ça vaut le coup pour le shopping (*Topper s'est rapporté du Texas une paire de mégabottes entortillées dans des ferrures chromées qui portent d'énormes éperons à molettes qui font qu'on l'entend arriver à soixante mètres avec le bruit de grelot qu'il dégage constamment*). La west coast est assez relax. New York est assez électrique. On nous avait prévenus de la violence qui s'y déroule, mais je n'ai rien vu de bien terrible. Je suppose qu'on n'a pas été dans les mauvais coins, quoi. Je ne sais pas... Je pense qu'il y a des quartiers de Londres comme l'East End ou Brixton, d'où Mick vient, qui sont aussi dangereux que les Queens. Je vais te dire, dans la rue, quand un mauvais coup arrive, tu le sens. Quand tu vois des types qui vont te croiser sur le trottoir, tu vois bien s'ils ont l'intention de te faire la peau ou pas. A Finsbury Park (*Où nous fûmes voisins de quartier plus d'un an*), tu te méfies des Irlandais. Dans l'Est, fais gaffe aux skinheads. Suffit de se méfier. Dans les concerts, attention aux videurs. Ou tu les poignes ou tu t'enfuis. Enfin quoi, à New York ou autre part, fais attention à ta peau, et tu t'en sortiras toujours.

Propos recueillis à Londres par Bruno BLUM.

S'invasion des profanateurs



Mick Jones

